

Aussi quelle surprise, quelle joie pour les bannis lorsque, le lendemain du jour où nous les avons vus passer la Schlucht, cette terre promise apparut à leurs yeux !

La place de chaque famille se trouvait marquée d'avance ; chacune s'empressa d'en prendre possession, d'y ranger les objets descendus des chariots.

Vers midi, une cloche sonna le dîner. La table était mise en plein air. On y voyait fumer une plantureuse soupe aux choux, des platées de légumes et de lard. Un monumental fromage de Gérardmer complétait ce menu. Pour l'arroser, la petite bière ne manquait pas. C'étaient les patrons qui régalaient ce jour-là.

Ils ne firent que se montrer, souhaitant à tous la bienvenue. Quant aux renseignements qui leur furent demandés :

— Demain, répondirent-ils ; nous causerons demain, après la messe !

Le lendemain se trouvait être un dimanche, et déjà, dans la chapelle de l'abbaye, toutes choses se disposaient pour le divin sacrifice.

Ce ne fut pas trop de l'après-midi pour achever l'emménagement et pourvoir aux nécessités les plus urgentes.

Sous le hangard principal, un magasin, des comptoirs offraient aux ménagères l'essentiel. Elles y retrouvaient avec plaisir des marchandes de leur village, devenues veuves et ruinées par suite de la guerre. On les avait fait venir d'avance à cet effet, et, chose singulière, elles ne vendaient qu'à prix de revient, rien qu'à crédit.

Chaque acquéreur recevait, avec la marchandise, un livret sur lequel son compte était ouvert. Il y avait même une boulangerie qui déjà fonctionnait aux mêmes conditions.

— Mais qui donc payera ? demandaient les émigrants.

On leur répondaient :

— Vous verrez !

Evidemment quelque secrète combinaison se cachait là-dessous.

Mais ce n'était pas encore là ce qui les intriguait le plus. C'était une large bande de terrain, orientée vers le soleil, et qui se remarquait au milieu de la prairie, non seulement parce que la charrua venait d'en retourner l'herbe, mais encore à cause d'un treillage qui la divi-

sait en portions égales et qui toutes portaient un numéro, depuis 1 jusqu'à 80.

Or ce chiffre correspondait précisément à celui des maisons abandonnées l'avant-veille et qui restaient vides, là-bas, au pays !

Vers le soir, tout le monde s'était rassemblé, se promenant devant ce treillage, et les suppositions allaient leur train.

Survint l'oncle Jeffis. On l'interrogea. Mais à son tour il répondit : — Demain !

Et son regard, ses gestes semblaient pleins de mystère.

Dès l'aube du lendemain, tout le monde fut debout, attendant avec impatience l'heure de l'office.

Rien de touchant comme cette première messe écoutée par les exilés. Leur digne curé, qui les avait précédés de quelques jours, se contenta d'une courte exhortation

— Aujourd'hui, dit-il en finissant, je laisse à vos patrons la parole.

En sortant de la chapelle, les frères Knab s'étaient arrêtés ; on se groupa respectueusement autour d'eux.

L'ainé, montant sur le tronc d'un sapin renversé, s'exprima en ces termes :

— Les bons comptes faisant les bons amis, réglons d'abord nos comptes.

— Ils seront de deux sortes : ceux du présent, ceux de l'avenir.

— Naturellement, je commence par les premiers.

— Plusieurs d'entre vous se sont étonnés du crédit offert à tous. Qu'on se rassure ! Tous gagneront de l'argent pour y faire honneur.

— A partir de demain, et jusqu'à l'ouverture de l'usine, chacun de ceux qui se sont associés à notre fortune touchera trente sous par jour, les femmes vingt, les enfants dix.

— Mais ce salaire, me demandent vos regards, en échange de quel travail ?

— Oh ! oh ! le travail ne manquera pas non plus. D'abord, et d'une, il faut se construire des demeures.

— Voyez-vous là-bas ces terrains divisés, labourés, numérotés ?... Nous allons les tirer au sort et, dans quelques instants, chaque famille aura son lopin de terre.

— Ne nous remerciez pas : c'est

le gouvernement, c'est la France qui vous les donne."

.....  
A cette première déclaration, la joie brilla dans tous les yeux. De toutes les bouches ce même cri s'échappa :

— Vive la France !

— Quant aux maisons, reprit le plus jeune des frères Knab, vous pouvez d'avance les considérer comme faites. La charpente et la menuiserie sont commandées depuis un mois dans les scieries d'alentour, qui nous commencent leurs livraisons. Voilà pour le bois ; il en est de même pour la ferrure. Passons aux matériaux. N'avez-vous point remarqué, en arrivant ici, tout un coteau rocailleux, comme une avalanche de pierres ? Il y en aurait de quoi construire une ville et, comme on dit, vous n'aurez qu'à vous baisser pour en prendre. On trouve de la chaux de l'autre côté ; dans la rivière, du sable. Plus loin, pour nous-mêmes, nous venons d'établir une briqueterie. Reste la couverture ; elle se fait dans les Vosges en bardeaux de sapin, c'est à qui se chargera de la fourniture. Mais, objecterez-vous peut-être, nous ne sommes ni couvreurs, ni charpentiers, ni maçons ! Et ! morbleu ! lorsqu'on émigre, il faut devenir tout cela ! Quelques-uns d'entre vous n'ont-ils pas essayé de ces divers états ? Oui, n'est-ce pas ? Les ouvriers qui construisent notre usine vous donneront des conseils et parfois un coup de main. Avec du bon vouloir, nous nous en tirerons. Enfin, quant à l'architecte, c'est moi. Mon plan, auquel on devra se conformer, mon plan est uniforme et des plus économiques. Vos demeures seront toutes pareilles et reviendront au même prix, douze cents francs. Cette somme, avancée par notre caisse, est remboursable en douze annuités, soit cent francs par an. Ce n'est pas un loyer, ce sont des à-compte. Notre notaire apportera tantôt l'acte de vente, et, dès que nous l'aurons signé les uns et les autres, chaque famille sera propriétaire non-seulement du terrain, mais encore de la maisonnette. A l'œuvre tous et de bon cœur, puisque c'est pour soi-même et pour les siens que chacun travaille !"

.....